

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(Suite)

XXXV

JE fais tous mes efforts pour redevenir telle qu'auparavant ; mais rien ne va plus, et le seul résultat est de mécontenter et d'impatisser mon entourage.

Ah ! je suis si lasse ! Il me semble que mon cœur est de pierre et qu'à chaque pas il devient plus pesant. Et puis, dès que je marche, je suis tout essoufflée, chose que mon père ne peut souffrir, lui qui m'a si bien appris à ménager ma respiration. Je ne me reconnais plus moi-même. Je ne suis plus moi, il est vrai, mais ta fiancée, et ta fiancée seule vit encore en moi ; tout le reste est éteint, et n'a plus qu'une apparence de vie, sans âme !

TON ULRIQUE.

XXXVI

Greifswald, 13 Juin.

Quelle enfant tu es, ma petite femme, et quelle femme, ma délicate enfant ! Tu voudrais mourir pour que je ne souffre pas. Oui, ce serait plus aisé que de vivre, mais je ne te permets pas cela. Je veux que tu vives, pour moi, par moi et en moi. Voilà ce qui t'effraie et te fait reculer.

Il est vrai ; tu as raison aux yeux des gens soi-disant sensés, et d'après leurs maximes. Qui donc a jamais entendu dire qu'au bout de quatorze jours de fiançailles, (il y aura demain deux semaines que nous nous sommes parlé pour la première fois) on ne puisse vivre l'un sans l'autre. Mais je ne suis pas semblable à ces gens-là, et tu ne l'étais pas toi-même autrefois. Maintenant, au contraire, tu écoutes tout le monde, excepté moi. Tu veux placer audessus des miennes les lois des créatures inférieures, car c'est ainsi que je considère la plupart des hommes. Lorsque je te dis : "Ceci est juste" comment peux-tu réfléchir encore, si tu m'aimes réellement ? Tu ne dois connaître d'autre autorité que la mienne ; je ne conçois rien à ta façon d'aimer.

Mais tu dis que tu ne voudrais pas obéir aveuglément ; aussi je n'exigerai pas une aveugle obéissance ; je développerai ma pensée à l'intelligence masculine logée dans ta petite tête de femme. Je veux tranquillement te convaincre avec des faits, jusqu'à ce que tu voies et que tu sois que tu dois me suivre, parce que j'ai raison.

Si jadis, rien ne me semblait valoir un effort, c'est que je me disais sans cesse : "Quand tu publierais la plus grande vérité que jamais cerveau humain ait enfantée, après quelques milliers d'années, elle cessera d'être vérité, et ton nom sera oublié avec elle, aussi complètement que celui des momies ensevelies dans les tombeaux des rois."

Des milliers d'années ne suffisaient pas à mon ambition. Je lutte aujourd'hui pour quelque chose d'immortel, que rien ne peut anéantir, car j'en ai joui, l'heure pendant laquelle je l'ai possédé en a été remplie jusqu'aux bords.

Qu'est-ce que le plus grand succès de ma carrière auprès de l'instant où je sentirai ta tête sur mon épaule, où ma main glissera dans les cheveux ? Ce sera le seul moment de véritable existence dans ma vie apparente, toute de rêve.

Ma femme ! pardonne-moi ma nature étrange et sauvage ! Peut-être as-tu raison ? Je veux apprendre à ployer, je l'essaie réellement,—je ne puis pas. Plutôt mourir comme un chien que de supporter cette pensée, qu'au château, les tiens te poursuivent sans trêve, et que tes petits pieds se lassent au service des autres. Mets-les sur mon cou, écrase-moi, mais ne te fais pas ainsi la servante des autres ! Ulla, Ulla, aie pitié de moi et sois forte. Je mourrai si tu continues à ne ménager que ta famille

Tu dis que je t'estimerai moins, parce que tu t'élèverais au-dessus des préjugés de ta caste ?

Non ! La nature te créa libre, et librement tu dois te donner à moi. Nous marcherons la main dans la main au bord des nuages, et tout ce que ton imagination peut à peine rêver, je le réaliserai à moi seul, par mon amour infini qui donnera à mon âme un élargissement divin.

Cependant je suis un être terrestre et je ne puis rien, rien, même sur la femme à laquelle je consacre ce brûlant amour ! Ulla créature bénie, mon amour touche à la haine ; écoute-le ou je te forcerai à l'écouter.

TON BRUNO.

Voici déjà tes cartes de visite qui m'arrivent. J'en avait commandé de douze sortes, quelques-unes seulement pour moi. Si ma petite femme avait par exemple une nouvelle à me communiquer pendant une séance d'université ? J'ai pensé que cela arrivera souvent, car j'en ai fait faire cinq cents de chaque façon. Maintenant que je vois ce gros paquet, je m'aperçois que j'ai été un peu excessif. Tu seras probablement de cet avis !

Je me suis tant amusé en les commandant ! Je voulais pouvoir au premier coup d'œil deviner la disposition d'esprit de ma petite femme. Lorsqu'elle sera mécontente de moi, elle m'enverra une "Altesse" ; lorsqu'elle m'aimera très fort ; ce sera : "Ulla".—Et à présent, tout cela est sur ma table et semble me railler. Je recevrai aussi bientôt ton papier à lettres. Je t'autorise même à conserver tes armes ; je me suis trouvé fort généreux en le faisant marquer pour toi d'un bel écusson d'or. Mais j'espérais en secret que tu aurais par contre la générosité de le brûler, ou de ne t'en servir que pour écrire à ta vieille aveugle, Hulotte.

Quand tes meubles viendront, j'arrangerai ta chambre. La ville alors me déclarera fou, ce que ma ménagère pense déjà. Je le deviendrai certes, si tu me laisses longtemps à genoux devant ton fauteuil vide,

BRUNO.

XXXVII

Rauchenstein, 16 Juin.

Mon unique amour ! mon univers ! ma vie ! Le bon Dieu a eu pitié de moi et, pour la première fois il a permis que je fusse malade et que je pusse ne penser qu'à toi. Ah ! que c'était doux ; je te voyais jour et nuit, et